

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No. 7.—Samedi, 21 juin 1884.
Bureaux : 28, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00.



UNE HISTOIRE INTÉRESSANTE.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 21 Juin 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Notre journal. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — L'ouvrier, par Rémi Tremblay. — Une histoire intéressante. — Les ambitions de Faraude (suite), par Mlle Zénaïde Fleuriot. — Exposition de moules savantes. — Le papier. — Un conseil. — De partout. — Primes du *Monde Illustré*.

GRAVURES : Une histoire intéressante. — Juin. — Gravure du feuilleton.

NOTRE JOURNAL

Nous publions sur la dernière page du journal la liste des numéros gagnants. Nos lecteurs voudront bien référer à cette liste, et ceux qui ont entre leurs mains les bons numéros sont en même temps priés de produire leurs réclamations au plus tôt.

Les noms des personnes qui auront réclamé leurs primes seront publiés dans le prochain numéro.

Inutile de répéter aux acheteurs ou abonnés du MONDE ILLUSTRÉ que nous continuerons à donner tous les mois le revenu de nos annonces, et que chaque copie du journal représente une chance de gagner une prime.

LE MONDE ILLUSTRÉ de la semaine prochaine sera entièrement consacré à notre grande fête nationale.

Nos dessins, pris sur le vif, auront donc un caractère de vérité incontestable, et leur exécution sera aussi parfaite que possible, puisque nous nous sommes assurés le concours des meilleurs artistes canadiens.

Malgré le surcroît de dépenses que nous nous imposons, le prix du journal ne sera pas changé.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

ENTRE-NOUS

Cette année laissera une réputation que ses suivantes pourront difficilement éclipser.

C'est en effet l'année des grandes démonstrations, des anniversaires et des fêtes.

A une époque où tous les efforts d'une certaine classe d'hommes tendent à faire disparaître les institutions politiques, sociales et religieuses existantes, il est bon de voir notre jeune peuple canadien puiser au contraire une nouvelle force, rechercher une nouvelle vigueur dans les souvenirs et être fier de trouver dans le passé les traditions qui constituent l'honneur d'une nation.

La fête qui aura lieu dans quelques jours sera une sorte de renouvellement de vœux d'attachement à la patrie, et la plus grande démonstration de la race française en Amérique.

Quelques jours plus tard, le 4 juillet, la cité des Trois-Rivières fêtera à son tour le deux cent cinquantième anniversaire de sa fondation, et cet événement, sans avoir les proportions de la fête de Montréal, n'en aura pas moins son importance et ses conséquences.

* *

Puis, au mois d'août, le grand événement scientifique, la visite des membres de la Société des Sciences d'Angleterre, et, comme c'est la première fois que cette société sort d'Europe, ce voyage a pour nous une plus grande importance encore.

Tout cela fera connaître mieux le Canada et attirera probablement sur nous l'attention des grands commerçants et industriels. Il y a tant de choses à faire ici pour une société scientifique !

Études géologiques, minières, explorations diverses, la conservation et l'exploitation de nos forêts immenses, la pêche, etc., etc.

A part ces questions pratiques, il y a les études sur les races aborigènes de l'Amérique qui ont aussi leur intérêt et leur utilité, et une foule d'autres sujets qui sont étudiés par les hommes éminents qui vont arriver.

* *

Tout cela fait grand bien, c'est vrai, mais on n'en

verra pas de suite les conséquences. Il y a dans une hypothèse toujours place pour une erreur, et c'est pourquoi je suis heureux de voir qu'un homme pratique arrive droit au but du premier coup.

Vous devinez son nom, c'est le roi du Nord, M. le curé Labelle qui, malgré l'opposition qu'on lui a faite encore une fois au Conseil législatif, lance sa loterie au profit de la colonisation.

Vous verrez quel succès !

Je regrette cependant d'en voir le montant aussi peu élevé, \$100,000, car je suis convaincu que l'admiration que tout le monde a pour le grand colonisateur lui aurait permis de demander un demi-million.

Faut-il insister sur les conditions d'honnêteté de cette loterie ? non, il me suffira de dire que les fonds représentant les lots à gagner sont garantis par la banque Jacques-Cartier, et que le prix d'évaluation des terrains sera remboursé aux gagnants si ceux-ci n'ont pas l'intention de cultiver eux-mêmes.

Enfin, tout est prévu, et l'affaire ira comme sur des roulettes.

Je vous le répète, 1884 est la grande année.

* *

Encore un autre résultat pratique : c'est la construction du monument national canadien-français à Montréal.

Que de fois n'a-t-on pas regretté de n'avoir pas de salle destinée à nos fêtes nationales.

Vous souvenez-vous de l'arrivée des délégués français d'Yorktown ?

Où les recevoir, où se réunir ? on ne savait, et c'est toujours la même chose quand quelqu'un nous arrive.

Eh bien ! c'est fini, nous aurons notre salle à nous, bien à nous, et rien que pour nous.

Le contrat de vente de la propriété Masson, située au bout du Champ-de-Mars, rue Craig, a été signé.

Cela coûte cher, \$20,000, mais c'est de l'argent bien placé et dont on ne regrettera jamais l'emploi.

Aussi, comme il nous faut des recettes, beaucoup de recettes, venez en foule, de tous côtés, de partout, et faites un sacrifice d'argent pour assister à ces fêtes que vous ne reverrez peut-être jamais.

Il y aura plus de cinquante mille personnes dans la procession, oui, certes plus, car Montréal seule va fournir vingt-cinq mille figurants.

* *

Ce sera joli, très joli, mais, à mon sens, rien n'égalera le caractère de grandeur de la messe en plein air qui aura lieu le 24 juin.

J'ai assisté à bien des fêtes, réceptions, etc., mais il est un souvenir qui restera toujours gravé dans ma mémoire.

C'est une messe au camp de Châteaufort.

Les mots sont trop pâles et la phrase n'a pas assez d'envergure pour donner une vague idée de cette cérémonie.

Cent mille hommes rangés en bataille dans la plaine ; artillerie, cavalerie, infanterie, dont les sabres, les bayonnettes et les cuirasses émettent autant d'étincelles qui piquent l'horizon ; les uniformes éclatants ; colonels, généraux, maréchaux de France à la tête de leurs régiments, divisions et corps d'armée ; le grand état major général au centre, en avant, et sur le sommet de la colline l'autel avec ses panoplies de pistolets et de pièces d'armes de toutes sortes, puis l'aumônier en chef de l'armée et ses deux enfants de chœur, deux zouaves, vieux braves à barbe grise, la poitrine couverte de médailles et le front haché de blessures.

A l'élévation, trois coups de canon remplacent le commandement de "genou terre," et toute cette mer d'hommes s'incline en faisant entendre un cliquetis d'armes qui fait frissonner d'émotion.

Ce spectacle, nous l'aurons, je l'espère, car nous aussi nous serons là cent mille.

* *

Il est donc entendu que nous allons faire des miracles pour recevoir dignement nos hôtes, qui, de leur côté, feront tout pour se rendre aussi aimables que possible ; mais il est un article de savoir-vivre qui, je le crains bien, sera un peu laissé de côté.

Je veux parler de la politesse dans la rue.

Ne vous récriez pas trop. Ce que je vous en dis, vous comprenez, c'est entre-nous — mais enfin il faut bien l'avouer : sous ce rapport, nous ne sommes pas le peuple le plus avancé de l'univers.

Oh ! je le sais bien, le contact continuel de la race

anglo-saxonne en est surtout la cause ; parfait, cependant il faudrait se corriger.

De grâce, quand nous rencontrons une femme sur le trottoir, faisons-lui place ; c'est notre devoir, à nous qui appartenons au sexe fort, et c'est le droit de la femme d'attendre de notre part cet acte de courtoisie qui coûte si peu et qui prouve qu'on est bien élevé.

Rue Saint-Denis, on coudoie les femmes avec un sans-gêne révoltant ; au Beaver Hall, c'est bien pis, on leur enfonce les côtes plutôt que de se déranger.

Est-ce compris ? Place aux dames !

* *

La session de la Cour du Banc de la Reine, qui vient de finir, passera assez inaperçue dans l'histoire judiciaire.

Les amateurs d'émotions fortes, les bons habitués de Cour d'assises ont lieu d'être peu satisfaits, et d'aucuns même n'ont pu cacher leur désappointement à propos de l'affaire Miron.

Ce Miron était accusé de meurtre. Dans un moment d'ivresse et de colère, et à la suite d'une discussion, il avait tué son beau-frère.

Le jury a rendu un verdict de "coupable d'assaut simple," et la Cour a condamné le coupable à un an de prison.

La décision était en effet un peu surprenante, et l'on s' imagine difficilement qu'un homme qui en frappe un autre jusqu'à ce qu'il soit mort s'en tire à aussi bon marché.

Mais l'opinion des médecins chargés de l'enquête a été d'un grand poids, paraît-il, dans cette affaire, et ceci rappelle la charge que l'on entend souvent répéter :

Dans une cause d'assassinat, le rapport des médecins pouvait se résumer ainsi : Que le défunt a succombé aux blessures qui lui ont été infligées, mais que, s'il n'avait pas été assassiné, il serait mort deux ans plus tôt, d'une maladie de foie.

* *

Il ne serait cependant pas juste de se plaindre de la manière dont la justice est rendue chez nous, car il est rare de voir un criminel échapper au châtiement qu'il s'est attiré en commettant une faute.

Notre police mérite aussi des éloges, et nos voisins les Américains le reconnaissent et en ont des preuves tous les jours.

C'est ainsi qu'un assassin, qui avait disparu de Boston depuis le 22 avril dernier, après avoir tué sa femme, vient d'être arrêté à Montréal par un de nos détectives.

Un sergent de police est arrivé ici un beau matin et, après avoir exposé au chef le motif qui l'amenaient, reçut de celui-ci l'assurance que, si le coupable était dans la ville, il serait certainement arrêté.

Deux heures plus tard, James Nicholson, l'assassin, tombait entre les mains du détective Cullen, avouait son crime et consentait à retourner à Boston sans attendre les formalités de l'extradition.

C'est assez expéditif, comme on le voit.

* *

Notre police va cependant avoir un surcroît de besogne pendant quelques jours, et déjà le chef Paradis a reçu certains avis l'informant que nombre de filous américains se proposent de visiter notre ville.

Ceux-là voyageront incognito et désirent qu'on s'occupe d'eux le moins possible.

Ces industriels doivent pourtant savoir que le climat du Canada ne leur vaut absolument rien et, s'ils l'ignorent, plusieurs de leurs confrères, actuellement en villégiature à Saint-Vincent de Paul, aux frais de l'Etat, pourraient bien leur donner quelques renseignements.

Je connais un magistrat de police qui n'y va pas de mains mortes quand l'un d'eux comparait devant lui.

Son raisonnement, qui a déjà produit d'excellents effets, est en effet sans réplique. "Qu'ils aillent opérer chez eux, dit-il, nous avons déjà bien assez de nos voleurs sans être exposés à être exploités par ceux des autres pays."

Pour plus de précautions encore, des logements ont été préparés pour eux au poste central de police.

* *

Nous avons eu dimanche la procession de la Fête Dieu.

Cette cérémonie, qui a lieu tous les ans, a eu cette année un caractère de grandeur plus imposant peut-

être que jamais auparavant. Il semble que notre population veuille faire grand en tout. C'est bon signe. Le faubourg Saint-Joseph s'est bien montré et a déployé un luxe inouï dans la décoration des maisons, arcs et reposoirs.

Puis, après la procession a eu lieu le dîner du bâtonnier de l'ordre des avocats, dîner traditionnel de haut ton qui, une fois dans l'année, réunit autour de la même table avocats et juges.

A ce propos, nous signalons à nos lecteurs une phrase du discours de l'honorable juge en chef sir A.-A. Dorion qui, après avoir rendu hommage à l'esprit de travail des membres du barreau, a ajouté que le niveau de la profession légale était aujourd'hui plus élevé qu'il y a vingt-cinq ans.

Après le banquet de M. Geoffrion, les invités se sont rendus chez M. Pagnuelo, secrétaire-général du barreau, où il y eut encore discours et chansons.

* *

Souvenir de la Kermesse :

Un étranger, homme d'affaires sérieux, m'aborde dernièrement.

— Savez-vous que les Montréalaises ont des notions d'arithmétique très vagues ?

— ?

— J'arrive de la Place-d'Armes, je demande un billet de loterie et un numéro du *Kermesse Journal*, en donnant un billet de deux piastres à l'une des charmantes dames hospitalières.

— Je reçois l'un et l'autre, et la jolie vendeuse me dit d'une voix douce :

— Vingt-cinq cents pour un billet de loterie, autant pour le *Kermesse Journal*, total, deux piastres. Au nom des pauvres malades, merci monsieur.

— Et ceci vous étonne ! ah ! mon cher, vous êtes bien naïf, mais c'est l'arithmétique de la charité, et c'est comme cela qu'on est arrivé à faire \$14,880 de recettes.

LÉON LEDIEU.

L'OUVRIER

Il est une classe d'hommes, la plus intéressante et la plus utile à la société, une classe sans laquelle l'agriculture serait improductive, l'industrie à peu près nulle et le commerce languissant. Je veux parler de la classe ouvrière, qui se recrute elle-même dans l'agriculture, le commerce et l'industrie. Celui qui cultive le sol, que ce soit pour son propre compte ou celui d'un autre, est toujours un ouvrier ; l'industrie emploie un nombre très considérable de travailleurs à gages, et le commerce lui-même a besoin de l'ouvrier pour le transport, l'emballage et le transport des produits. Sans travail manuel, il n'y a pas d'industrie possible ; quant au commerce, il suppose la production et la consommation. Dans un état de société où l'on travaille peu, l'un et l'autre de ces éléments du commerce sont forcément réduits aux proportions les plus simples.

* *

Le travail est la grande loi de la nature. Les corps célestes, les éléments, la végétation, le sol même s'agitent, se transforment, se meuvent avec plus ou moins de célérité dans le milieu qui leur est propre. L'animal travaille pour se procurer sa nourriture, seul l'homme, cet animal plus ou moins raisonnable, essaie parfois, mais toujours vainement, de se soustraire à la loi immuable du travail.

* *

Notons en passant que les peuples les plus arriérés sont ceux auxquels le travail inspire le plus d'horreur. Chez les Sauvages qui vivent, ou plutôt qui existent au jour le jour, abandonnant au hasard le soin de leur apporter à dîner, le commerce se borne à l'échange de quelques produits bruts, fruits d'une industrie grossière. Les hommes travaillent le moins possible et, le plus souvent, ils laissent à la femme le soin de pourvoir aux besoins de la famille. Cependant, le Sauvage le plus paresseux est obligé de travailler pour vivre, ou de vivre du produit du travail de sa malheureuse compagne ; car c'est travailler que de faire la chasse ou la pêche, ou de cueillir des fruits, etc.

* *

Plus le travail est irrégulier, inintelligent, mal rétribué, moins il est productif et plus la société est

misérable. Je n'en veux d'autres preuves que la misère, l'état de dégradation, la pauvreté sordide des tribus dont je viens de parler. Chez ces peuples, l'ouvrier ordinaire, c'est la femme. Pour salaire, elle ne reçoit que de mauvais traitements, ce en quoi son sort diffère beaucoup de celui de nos hauts fonctionnaires. Aussi, la femme est-elle la compagne habituelle de ces populations où le travail, source du bien-être, du progrès et de la richesse, est si mal récompensé.

* *

Le travail est lui-même un produit qui a besoin du grand air de la liberté pour croître et se développer. On n'active pas la production du blé en rançonnant celui qui cultive cette plante. L'ouvrier est le producteur du travail. S'il découvre que les exigences du maître augmentent en raison directe de la somme du travail qu'il produit, s'il constate qu'il est de son intérêt de travailler le moins possible, ne vous attendez pas à ce qu'il fasse du zèle. L'histoire des pays à esclaves est là pour démontrer que la servitude est incompatible avec le progrès. La production par ouvrier augmente en proportion des profits qu'il retire de son travail. Plus l'ouvrier est libre, plus il est industriel. Les pays où toutes les classes de la société jouissent de la plus grande somme d'aisance sont ceux où la classe ouvrière est la mieux traitée.

* *

Procurez à l'ouvrier les moyens d'améliorer sa condition, de cultiver son intelligence, d'aspirer à l'aisance et à la fortune, et vous stimulez son énergie, vous lui donnez une plus haute opinion de lui-même, vous anoblissez ses instincts, vous lui inspirez l'amour de son état, vous faites de lui le partisan dévoué de l'ordre établi, le ferme appui d'une société dont il n'a qu'à se louer, le coopérateur de l'industrie qu'il aide de son travail, le soutien du commerce qu'il alimente par la consommation des produits nécessaires à sa subsistance.

* *

Dans la plupart des pays civilisés, et plus particulièrement le continent américain, le peuple gouverne, ou du moins il est censé gouverner, mais la race des partisans de l'exploitation de l'homme par l'homme n'est pas encore éteinte. Lorsque l'ouvrier était esclave, on n'avait aucun intérêt à lui faire la cour, à ménager ses susceptibilités, et Dieu sait qu'on ne les ménageait pas. On le menait sous le fouet. Quelques maîtres y trouvaient leur compte, mais la somme du bien-être général ou de la richesse publique était beaucoup moindre qu'elle ne l'est à présent. Aujourd'hui, on est forcé de reconnaître, non-seulement qu'on ne gagne rien à maltraiter l'ouvrier, mais encore qu'on a besoin de son bon vouloir, de son concours actif.

* *

Depuis que le fouet a été brisé entre leurs mains, et un peu sur leurs épaules, ceux qui veulent vivre aux dépens des autres ont changé de tactique. Reconnaissant que la classe ouvrière est une force avec laquelle il faut compter, ils ont adopté un nouveau moyen pour faire du travailleur l'instrument de leur ambition. Autant ils étaient arrogants, autant ils sont devenus mielleux. Autrefois, on ne se donnait pas la peine de déguiser sa pensée, on menait l'ouvrier haut la main. Aujourd'hui, la flatterie a remplacé le fouet, la démagogie a fait place à l'arbitraire, mais l'esclavage subsiste encore chaque fois que le peuple se laisse berné par les démagogues. La chaîne, pour être dorée, n'en est pas moins une chaîne.

* *

Le bon sens inné de l'homme du peuple, triomphe le plus souvent des artifices de ceux qui veulent le tromper, mais ce n'est pas faute d'efforts de la part de ces derniers. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour fausser son jugement, pour atrophier son intelligence et pour flatter ses préjugés. Pour peu qu'ils réussissent, la société en général y perd, la richesse publique décroît ; mais que leur importent ces considérations ? Pourvu qu'ils puissent s'élever eux-mêmes sur les ruines qu'ils accumulent, ils sont satisfaits.

* *

Il serait bien inutile de s'adresser à ces exploités des passions populaires pour leur demander, au nom de l'intérêt général, d'abandonner un système

des plus pernicieux. C'est aux véritables amis de la classe ouvrière, (et elle en a, Dieu merci,) qu'il faut faire comprendre la nécessité d'élever sans cesse le niveau moral, intellectuel, matériel et social du travailleur. Que l'ouvrier s'instruise, qu'il apprenne à étudier, à réfléchir, à rechercher les causes de ce qu'il voit, à rapprocher les effets des causes, à se perfectionner dans la connaissance théorique et pratique du métier qu'il exerce, et sa condition devra nécessairement s'améliorer sous tous les rapports.

* *

L'ouvrier se trouve peut-être plus que tout autre en mesure de consacrer à l'étude ses heures de loisir. Après dix heures de travail, ses membres sont fatigués, mais sa tête est reposée, et il peut étudier avec plus de profit que ceux dont la mémoire a été rendue paresseuse par une longue journée de travail intellectuel. Qu'il se procure d'abord les ouvrages qui traitent de son art. La mécanique, les éléments de physique et de chimie, les sciences exactes en général ; voilà ce qu'il pourrait étudier avec intérêt et profit. La formation d'associations ouvrières dans un but d'instruction mutuelle, la multiplication des cercles ouvriers, des conférences et des cours gratuits : voilà autant de moyens de se distraire et de s'instruire. Les sections ouvrières de la Saint-Jean-Baptiste pourraient servir de noyaux à ces associations.

* *

Que l'ouvrier intelligent se considère, et que chacun puisse le considérer comme un futur patron dans son art. Qu'il n'oublie jamais que, sur le sol du Canada, comme sur tout le continent américain, l'ouvrier honnête, laborieux et éclairé, peut prétendre aux plus hautes dignités. Le travail manuel n'est pas un déshonneur. C'est au contraire la plus noble, la plus utile et la plus méritoire de toutes les occupations. Il a été sanctifié par le Maître du monde. Dieu lui-même est un ouvrier infiniment parfait. Nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour reconnaître partout les preuves irréfutables de la perfection et de la multitude infinies de ses œuvres divines. Ces considérations sont bien propres à encourager l'ouvrier, à le rendre fier du rôle qu'il joue dans la société, et à le convaincre qu'il n'a pas à rougir de sa condition.

* *

L'ouvrier a en outre des devoirs de citoyen à remplir. Comme il appartient à la classe la plus nombreuse, c'est lui qui gouverne en définitive. S'il se laisse tromper, s'il envoie en Chambre des représentants qui négligent ses intérêts, il doit s'en prendre à lui-même. Il est de son devoir de s'instruire assez pour qu'il soit impossible de le tromper. La question des rapports entre le travail et le capital mérite aussi d'être étudiée par lui. S'il en croit les démagogues, il n'a que des droits à exercer et pas de devoirs à remplir. Une autre école prétend qu'il n'a que des devoirs à remplir et que ses droits sont nuls. Un peu d'étude le convaincra que l'un et l'autre ont tort. En terminant, s'il m'est permis de donner des conseils à mes compatriotes, je dirai : Travailleurs, ne rougissez pas de votre condition, efforcez-vous de l'améliorer et de prouver qu'elle est la plus respectable de toutes ; et vous, amis sincères de l'ouvrier, redoublez d'efforts pour répandre autant que possible l'instruction et le bien-être parmi la classe ouvrière.

RÉMI TREMBLAY.

UNE HISTOIRE INTÉRESSANTE

(Voir gravure)

Intéressante, évidemment ! Mais ce qu'il y a de plus intéressant pour nous, c'est de voir ces deux gracieuses jeunes filles assises et absorbées par la lecture du livre enchanteur.

Quelle est cette histoire ? Mystère...

Si je ne craignais pas de commettre une indiscretion... mais non...

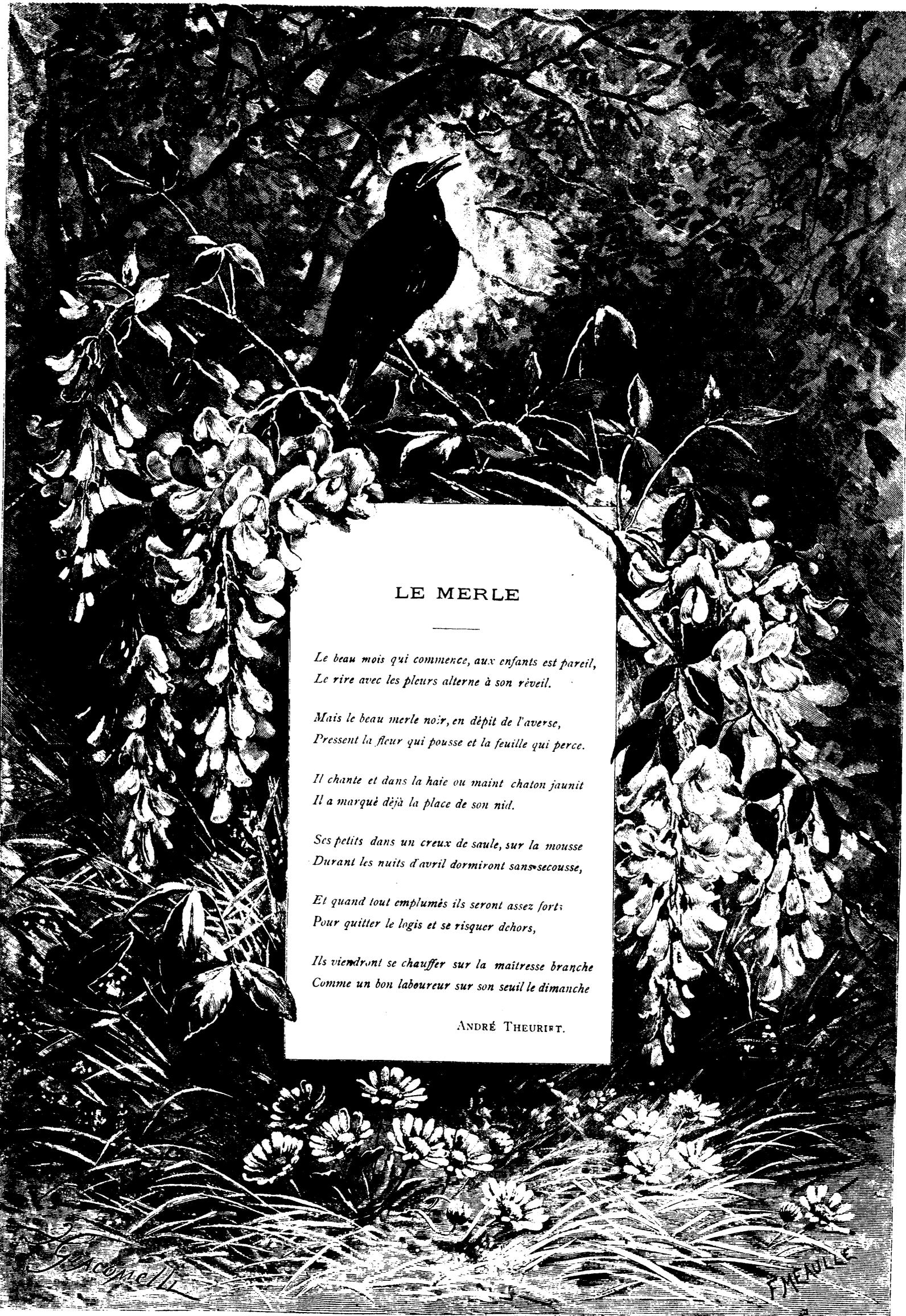
Ma foi, tant pis ! c'est le feuilleton que le MONDE ILLUSTRÉ va publier prochainement...

A une belle-mère qui revient de l'enterrement de son gendre :

— Il me semble que vous n'avez pas beaucoup de regret de sa mort ?

La bonne dame, avec un accent profond :

— Je l'ai assez regretté de son vivant !



LE MERLE

*Le beau mois qui commence, aux enfants est pareil,
Le rire avec les pleurs alterne à son réveil.*

*Mais le beau merle noir, en dépit de l'averse,
Pressent la fleur qui pousse et la feuille qui perce.*

*Il chante et dans la haie où maint chaton jaunit
Il a marqué déjà la place de son nid.*

*Ses petits dans un creux de saule, sur la mousse
Durant les nuits d'avril dormiront sans secousse,*

*Et quand tout emplumés ils seront assez forts
Pour quitter le logis et se risquer dehors,*

*Ils viendront se chauffer sur la maîtresse branche
Comme un bon laboureur sur son seuil le dimanche*

ANDRÉ THEURIEZ.

LES
AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

CHAPITRE XIII

Le lendemain matin, Jules et Henriette se réunirent selon leur habitude dans l'antichambre, et Henriette annonça à Jules qu'elle venait de jeter un coup d'œil sur la lettre que le colonel écrivait à madame, son retour était annoncé pour le lendemain.

—Et cette Faraude n'est pas renvoyée, dit-elle en grinçant des dents, et la voilà peut-être pour bien longtemps ici à présent qu'on lui donne la liberté de ses bigoteries. C'est enrageant, car vous comprenez bien, M. Jules, que nous n'avons qu'à nous résigner à jeuner, et lorsque nous devrons payer les frais de la soirée là-haut, nous en serons de notre poche.

—De notre poche, répéta Jules, alors nous encourons le risque de mourir de soif. Cette bretonne imbécile ne s'en ira donc jamais. Je croyais que vous aviez trouvé un moyen nouveau d'indisposer madame contre elle.

—Oui, mais je pensais avoir huit jours au moins devant moi.

—Quelques jours de plus ou de moins ne feront rien à l'affaire.

—Oh ! si, madame étant toujours sur le point de nous soupçonner. Heureusement que j'ai mis la main hier sur un cordon bleu. Madame est la paresse même. Rien qu'à l'idée d'avoir à chercher une domestique, elle jette les hauts cris. C'est la femme la plus niaise et la plus capricieuse que je connaisse. Mais elle est si vaniteuse avec cela qu'on en vient tout de même à bout. Elle veut toujours passer au-dessus des autres, et elle est si jalouse de la femme du général que, rien qu'en prêtant des paroles aux gens de cette maison, je la fais tourner comme une girouette.

—Eh bien ! pourquoi n'obtenez-vous pas le renvoi de Faraude ?

—Mon Dieu que vous êtes impatient, vous qui ne vous donnez aucune peine. Cela serait fait il y a longtemps sans le colonel. Mais j'ai découvert quelque chose qui va si bien les mettre toutes les deux en disputes, qu'il faudra que notre bigote cède la place.

—Mademoiselle Henriette, vous avez de l'esprit comme au théâtre, dit le jeune soldat avec une admiration sincère. Votre nouveau moyen, s'il vous plaît ?

—Eh bien ! c'est d'obliger Faraude à changer ce costume de paysanne, auquel elle tient tant, et qui est si ridicule.

—Je ne me la figure pas autrement, pourtant, dit l'ordonnance. Et vous croyez qu'une chose de si petite importance amènera le renvoi que nous désirons ?

—J'en suis à peu près sûre. Il y a déjà bien longtemps que je travaille madame à ce sujet, en lui disant que jamais cuisinière de bonne maison n'a été ainsi vêtue à Paris, et qu'on prend partout Faraude pour une vachère en voyage. Elle est très ébranlée ; elle a même acheté un châle qui commencera le déguisement ; malheureusement, je n'ai pu encore faire intervenir les gens du général. Allez donc tantôt flâner par là, M. Jules, et tâchez de faire causer sur le costume de Faraude. Il n'en faudrait pas davantage pour monter madame, et comme j'ai en ce moment une très bonne cuisinière sous la main, le départ de notre bigote ne causerait aucun embarras. Mais n'oublions pas que le mois de cette Faraude finit demain et que le colonel arrive après demain.

—J'irai, dit Jules ; mais je ne vous promets pas

de vous apporter quelque renseignement utile. Je ne crois pas que les gens du général aient jamais vu Faraude. Puisque vous inventez si bien, inventez encore ce qu'ils auraient pu dire.

—C'est-à-dire prenez toute la peine et le profit me restera. Non, M. Jules, il faut que vous m'aidiez en ceci, ou bien je vous plante-là. On dit comme ça que le soldat qui remplace Guillaume est très gentil. Ne me poussez pas à bout. Je peux bien mentir un peu à madame, qui est vraiment bête comme une oie ; mais j'aime mieux arranger à ma manière une chose qui a un fond vrai. Elle sonne, il me semble... oui... je vais voir un peu ce que c'est et je reviens.

Elle ouvrit une porte, souleva une portière et s'approcha tout doucement, à petits pas, de sa maîtresse, assise devant une table à écrire.

—J'ai un billet à faire porter chez le général, Henriette, dit-elle, Jules est-il là ?

—Non, madame.

—Quel flâneur ! Il n'est jamais à son service. Pouvez-vous y aller ?

—J'ai mis la belle maline de madame dans l'eau d'empois, impossible de ne pas la repasser...

sante de ma cuisinière. Cependant, je reconnais que son costume n'est pas possible à Paris. Il faut qu'elle en change, je lui en faciliterai les moyens, mais il faut qu'elle en change.

—Elle ne voudra pas, madame, elle se moquera bien de vos ordres là-dessus.

—Taisez-vous, mauvaise langue. Avez-vous là tout prêt le châle que j'ai acheté pour elle.

—Il est dans l'armoire du couloir.

—Prenez-le et allez le porter à Faraude en lui disant que j'ai une commission à lui faire faire, et que je désire qu'elle modifie son costume aujourd'hui même. Ce châle déjà lui donnera une autre tournure.

—Et je puis lui prêter un de mes chapeaux, si madame le permet.

—Certainement, allez vite, elle m'a parue mieux disposée ces jours-ci, et il faut en profiter pour l'amener à changer un costume qui n'est pas du tout comme il faut.

Sur cette réflexion absurde, Henriette s'empressa de quitter la chambre. Elle fit une courte halte dans le corridor, une autre dans l'encoignure qui lui ser-

vait de garde-robe, et elle descendit dans la cuisine, un châle sur le bras et à la main une sorte de loque de tulle noir à laquelle pendaient deux tronçons de plumes et une horrible grappe de lilas.

Elle tomba en quelque sorte sur Faraude qui, assise, plumait un poulet, tout contre la porte de l'escalier, le plus loin possible du fourneau toujours allumé qui entretenait dans l'appartement une chaleur extrêmement malsaine.

—Eh bien ! vous m'avez fait peur, dit-elle, en reculant sa chaise ; vous avez le cœur bien gai, il paraît, pour sauter des m. rches comme cela.

—Non ; mais je suis pressée. Vous connaissez madame, elle n'a pas plus de patience qu'il ne faut. Aussi voilà qu'il lui a pris une idée de vous faire tout de suite changer de costume. Elle veut que vous alliez porter une lettre chez le général, avec ce châle dont elle vous fait cadeau et avec ce chapeau.

Faraude repoussa les deux objets que lui tendait Henriette.

—Sommes-nous au mardi-gras, dit-elle, pour nous amuser à des déguisements ? Voyons, madame veut-elle rire ou faites-vous vous-même une plaisanterie ?

—Madame veut, sans rire, que vous changiez de costume.

—Jamais.

—Madame m'a recommandé de mettre ce châle sur vos épaules et ce chapeau sur votre tête. Allons, enlevez vite cette coiffe qui vous donne l'air d'une nonne.

Elle avait levé la main comme pour enlever la coiffe de Faraude.

D'un coup sec, Faraude la lui rabattit.

—Je ne sais pas ce que signifie ceci, dit-elle, c'est sans doute un tour

de votre méchanceté ; mais je vous le dis, je ne changerai pas un pli à mon costume. Madame m'a prise comme cela, elle me gardera de même.

—Elle ne vous gardera pas si vous refusez.

—Nous verrons bien.

—Oui ou non, voulez-vous obéir à madame ?

—Pour mon changement de costume, jamais.

—Comment ! s'écria Henriette d'un ton de persiflage, vous ne préférez pas ce beau châle à ce petit mouchoir pointu qui vous descend à la taille ?

—Non, j'aime mieux mon mouchoir.

—Et vous n'aimez pas mieux ce joli chapeau à plumes que votre coiffe de gros tulle ?

—Ma coiffe me préserve du froid, et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'elle est inventée. Pour se fourrer un pareil fichu sur la tête, il faut avoir perdu la raison, et je comprends que vous empruntiez ses chapeaux à madame.

—Enfin, vous refusez de lui obéir, s'écria Henriette, que toute allusion à ce qui ne lui aurait jamais été pardonné exaspérait.



Et vous avez eue la petite vérole. (Voir page 55.)

—Eh bien ? envoyez Faraude.

C'est ce qu'attendait la rusée soubrette. Elle baissa les yeux, soupira et, laissant tomber ses paroles une à une :

—Madame ne voudrait pas, madame ne sait pas comme les gens du général sont moqueurs et très mal intentionnés quand il s'agit de la maison de madame.

—Je ne comprends pas, Henriette. En quoi la commission que je fais faire regarde-t-elle les gens du général ?

—Ce n'est pas la commission, madame, c'est la commissionnaire. Je suis très blessée de ce qui se dit sur la maison de madame. M. Jules vous dirait bien aussi, comme moi, qu'on se moque du costume de Faraude et qu'on n'appelle plus la cuisine de madame que la basse-cour du colonel.

Mme Bellardin rougit de colère.

—Dieu ! que ces gens sont impertinents, dit-elle ; on a bien raison de dire : tels maîtres, tels valets. Au fait, il m'importe peu que cette valetaille plai-

—Je refuse de changer mon costume, pour ça, oui. Henriette n'en demanda pas davantage, elle remonta lentement, entra chez sa maîtresse avec une physionomie colentée, sachant bien que sa colère serait soupçonnée.

—Mon Dieu ! Henriette, comme vous avez été longtemps. Eh bien ! est-ce fait ?

—Je regrette de dire à ma dame que sa cuisinière m'a accablée d'injures. Elle renvoie le châle que madame a eu la bonté de lui donner et quitte, je crois, le service de madame. Du moins, c'est ce que j'ai cru entendre dans ses cris de colère.

—Comment ! elle partirait... uniquement pour cela ? Vous m'étonnez Henriette.

—Madame n'a pas l'idée de l'état où l'ont jetée la vue du châle et du chapeau. C'est comme si on lui avait demandé sa vie. Je n'oserai jamais répéter à madame tout ce qu'elle a dit avant de réclamer son compte.

—Elle réclame son compte ?

—Madame pense bien que je ne voudrais pas lui mentir.

—Eh bien ! qu'elle le prenne. J'en ai assez de ses rudesses et de ses scènes.

—Cherchez donc le registre gris. Voyez ce qui lui est dû et qu'elle me débarrasse de sa personne au plus vite."

—Madame me permettra-t-elle d'intercéder pour...

—Pour elle, non, certes. Allez-vous la regretter après l'avoir si fort détestée ? Occupez-vous de faire venir la cuisinière dont vous m'avez parlé. Je ne la prendrai pas sans la voir. Et même j'y pense, attendez à congédier Faraude. Trouvez-moi le nouveau brossier car, Jules et vous, vous vous entendez comme larrons en foire. Laissez-moi ce registre, et que la personne que vous connaissez vienne tout de suite.

Henriette, qui voyait le soupçon grandir dans l'esprit de sa maîtresse, se hâta de disparaître. Elle envoya Jules à la recherche de celle qu'elle destinait à remplacer Faraude, et s'occupa de chapitrer le nouveau soldat d'ordonnance sur la nécessité où il se trouvait de lui transmettre à elle, Henriette, toutes les commissions que madame lui donnerait pour sa cuisinière.

Les choses marchèrent d'autant plus vite, que la remplaçante préposée à Faraude de longue main plut singulièrement à Mme Bellardin. Cependant, par acquit de conscience, elle renvoya le remplaçant de Guillaume vers Faraude.

Il était porteur de cette simple question :

—Voulez-vous consentir, oui ou non, au changement que vous a fait proposer madame ?

Un non formidable lui répondit, et Mme Bellardin, qui allait vite en besogne quand elle se fâchait, fit signifier son congé à Faraude.

Celle-ci l'accepta en donnant simplement un regret à M. le colonel, qu'elle regrettait de ne pas revoir, et, le lendemain matin, sans avoir pris congé de sa capricieuse maîtresse, elle se retrouva avec son paquet sur le pavé de Paris, la bourse assez bien garnie, mais ne sachant absolument vers où diriger ses pas.

CHAPITRE XIV

Naturellement, en quelque sorte Faraude se dirigea vers l'église où il lui avait été donné d'entendre quelquefois la messe, et où elle était allée attendre inutilement Guillaume. Là elle soulagea ses bras de son paquet et son âme de l'amertume prête à déborder. Une bonne demi-heure de prière et d'adoration la reconforta, et elle eut tout à coup la pensée d'aller à la sacristie exposer naïvement son embarras. Elle savait que, robuste et capable ainsi qu'elle l'était, elle ne manquerait pas de places ; mais elle avait trop souffert chez le colonel pour accepter désormais une place à l'aveugle, et elle s'était posée en elle-même ses conditions.

Elle eut une certaine peine à pénétrer jusqu'à la sacristie. A l'entrée, un employé soupçonneux voulut savoir l'affaire qui l'amenait, et lui répondit grossièrement et orgueilleusement qu'une sacristie n'était pas un bureau de placement.

Heureusement pour Faraude, M. le curé en personne survint. Il la fit asseoir, et lui, l'homme du monde accompli, le gentilhomme de la vieille race, le prêtre éloquent ne dédaigna pas d'écouter le récit entrecoupé de larmes de la pauvre Faraude, dont son regard profond avait sondé l'honnêteté.

Quand elle eut fini son récit, il lui dit quelques belles paroles d'encouragement et s'enquit avec une grande bonté de ses ressources.

Et, apprenant qu'elle ne manquait pas d'argent, il ajouta :

—Je n'hésite pas à vous conseiller de vous adresser à un de ces communautés dont l'œuvre principale est le placement des domestiques. Une personne de vertu et de foi y est toujours bien accueillie par les religieuses, et je crois que les bonnes sœurs vous trouveront vite une place où vous ne serez pas privée des secours et des consolations de la religion.

—Mais elles doivent nécessairement exiger des références. Avez-vous quelques papiers ?

—Non, monsieur ; en fait de papiers je n'ai que les lettres de Mathurin, ce frère dont j'avais espéré faire un saint prêtre et qui m'a poussée à venir travailler ici où je suis si malheureuse.

—Cela ne suffit pas, répondit le prêtre avec un sourire ; mais je vais vous donner un mot de recommandation qui remplacera les certificats dont vous manquez.

Il prit un calepin, traça quelques mots dessus, déchira la feuille, la plia, écrivit une adresse, et, tendant le papier à Faraude, il mit le comble à son obligeance en lui traçant à grands traits l'itinéraire qu'il fallait suivre.

—Merci, monsieur le prêtre, dit Faraude, vous m'avez consolé le cœur. N'ayez pas peur que je me perde dans Paris. Avec une adresse écrite, j'irais n'importe où en la faisant lire aux sergents de ville, qui sont de bien braves gens, ça se voit, et bien complaisants pour la plupart.

Cela dit, elle prit son paquet s'en alla de la sacristie, dont toutes les portes rembourées lui furent ouvertes par l'orgueilleux employé, devenu soudain d'une politesse excessive.

Malgré son lourd paquet, Faraude fit assez rapidement le long trajet qu'elle avait à parcourir. A l'extrémité de chaque rue elle montrait au gardien de la paix le papier du curé, il lui désignait du geste le chemin qu'elle avait à suivre, et elle enfilait la rue suivante. Sur le Pont-Neuf, elle fit une halte, se sentant fatiguée. Elle demanda à un passant le nom de l'église dont elle apercevait les tours superbes, et ayant appris que cette église s'appelait Notre-Dame, elle se mit à murmurer dévotement des Ave.

Ces quelques moments de repos lui firent grand bien, et elle reprit sa course d'un pas rapide, glissant le plus adroitement possible avec son paquet dans la foule qui encombre les rues tortueuses et étroites de l'ancien Paris.

Le trajet était encore plus fatigant que long, et un large soupir de soulagement sortit de la poitrine de la pauvre Faraude, quand elle porta la main au cordon d'une sonnette placée contre une large porte peinte en vert, surmontée d'une croix.

—Ah ! que c'est bon d'entrer dans des maisons comme celle-ci, s'écria-t-elle quand la porte, en s'ouvrant, lui laissa voir une cour vaste et propre, servant en quelque sorte de vestibule à une chapelle gothique.

Et, déposant son paquet sur une surface à peu près plane formée par plusieurs malles de vulgaire apparence, placées l'une contre l'autre, elle marcha vers un vitrage derrière lequel se voyait la cornette blanche et le visage paisible de la sœur tourière.

Il s'ouvrit à son approche.

—Oh ! ma sœur, que cela me fait du bien de vous voir, dit Faraude avec sa simplicité parfaite. Est-ce à vous qu'est adressé ceci ?

Et elle passa le papier à la sœur qui y jeta les yeux et le lui rendit en disant :

—Allez-là bas, à droite, ma bonne fille, et ouvrez la porte vitrée sans frapper.

—Et mon paquet, demanda Faraude, puis-je laisser-là mon paquet qui m'embarrasse bien ?

—Oui, je surveillerai dit la sœur avec bonté ; allez vite, car il y a eu beaucoup de monde et l'après-midi s'avance.

Faraude ne se le fit pas dire deux fois, elle alla ouvrir la porte indiquée et se trouva dans une grande pièce carrée qui avait pour tous meubles une rangée de chaises de paille et une table couverte de tout ce qu'il fallait pour écrire.

Deux dames et un vieux monsieur se trouvaient dans ce parloir, et Faraude resta honnêtement de bout, n'osant pas s'asseoir et cherchant de tous ses yeux la religieuse qu'elle ne voyait pas.

Son absence commençait à impatienter les personnes présentes, et la critique alla son train.

—Pourquoi faisait-on attendre ainsi dans les couvents ?

—Pourquoi cette religieuse quittait-elle son poste ?

—N'était-ce pas insupportable qu'elle n'eût jamais sous la main les sujets qu'on espérait trouver ?

Et mille réflexions de ce genre auxquelles Faraude n'accordait aucune intention.

—Aujourd'hui nous exigerons de la sœur qu'elle nous donne une Bretonne, dit le vieux petit monsieur, qui était à moitié paralysé, une de ces bonnes petites bergères, probes, dévouées, simples qui...

Un éclat de rire l'interrompit.

C'était la dame, sa voisine, qui s'en donnait à cœur joie.

—Oh ! monsieur, pardonnez-moi dit-elle ; mais aussi vous êtes par trop amusant. Des bergères ? d'abord je crois qu'il n'y en a plus ; des Bretonnes ? ah ! gardez-vous en bien. Elles sont sales, menteuses, voleuses, paresseuses ; ne demandez jamais de Bretonne ici.

Depuis qu'on avait prononcé le mot Bretonne, Faraude écoutait presque malgré elle. A cette énumération effroyable, le sang lui monta à la tête et elle s'écria :

—Pardonnez-moi, madame, vous allez me trouver bien hardie de me mêler à votre conversation, mais il y a partout de mauvais monde et les Bretonnes ne sont pas ce que vous dites.

La dame, qui était fort élégante, la toisa d'un air impertinent.

—N'en ai-je point eu à mon service ? dit-elle ; n'ai-je point été trompée je ne sais combien de fois par cette légende qui fait des Bretonnes des miracles de vertu et d'honnêteté ? Je vous dis qu'elles ne valent pas mieux que les autres.

—Et moi je vous dis que si, madame. Je ne vous parle pas de celles qui sont à Paris en tas, et qui se sauvent de leur pays parce qu'elles ont de trop bonnes raisons pour cela. Mais quand vous prendrez en Bretagne même, ou bien ici, recommandée par les religieuses, une brave fille bien connue et que vous lui laisserez suivre sa religion, vous ne la trouverez ni coqueuse, ni voleuse, ni paresseuse.

—Vous êtes du pays, je le vois, dit la dame ironiquement.

—Oui, madame, et je m'en fais honneur.

—Est-ce que vous êtes à placer ?

—Oui, madame,

—Comme quoi ?

—Comme cuisinière.

—Ah ! c'est une femme de chambre qu'il me faudrait.

—Mais nous, mais nous, dit le vieux monsieur infirme en regardant sa femme, vieille dame à l'air dur et égoïste. Ma chère amie, cette personne nous convient peut-être.

La dame examinait Faraude et, se penchant vers son mari :

—Taisez-vous, murmura-t-elle, elle est trop hardie et nous n'en viendrions pas à bout. Bientôt elle commanderait chez nous. Cependant, je vais lui parler ; mais taisez-vous.

Et, se tournant vers Faraude et la toisant de la tête aux pieds :

—Vous placerez-vous comme bonne à tout faire ? demanda-t-elle.

—Oui, madame, s'il n'y a pas un ouvrage à détruire la santé.

—Vous n'auriez presque rien à faire, nous ne sommes que deux. Seulement, monsieur étant infirme, il ne faut jamais quitter la maison.

—Jamais, madame, il n'y a jamais de congé ?

—Non, c'est une condition absolue ; la plupart du temps le rhumatisme le prend dans les jambes, et alors il ne peut plus remuer, il est impossible de le quitter.

—Pas même le dimanche, madame ?

—Surtout le dimanche, que je vais passer à Bellevue, chez ma fille.

—Moi, il me faut mon dimanche, dit Faraude, il me faut ma messe tout au moins.

—Alors n'en parlons plus, dit la dame aigrement, je n'aime pas les bigotes.

Et, se penchant vers l'autre dame, elle ajouta :

—J'en étais sûre ; quand elles valent mieux que les autres, elles ont des exigences religieuses insupportables. Enfin voici la sœur, ce n'est pas trop tôt.

Une religieuse entra en effet. Elle regarda Faraude et, d'un signe bienveillant, l'engagea à s'asseoir ; puis elle alla se placer devant la table.

—Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mesdames, dit-elle d'une voix calme, mais les personnes qui peuvent vous convenir, je crois, n'étaient pas rentrées. Elles vont venir.

— "C'est une femme de chambre que vous voulez, je crois, madame ?"

— Oui, ma sœur, répondit la dame élégante en se rapprochant de la table, et vous savez ce que je désire. Une fille de vingt à trente ans, sachant coudre, repasser, coiffer, servir à table, une personne discrète, respectueuse, ayant naturellement un très bon caractère, des manières convenables et pas de famille à Paris.

La religieuse souriait doucement pendant cette énumération précipitée et, prenant une feuille placée devant elle :

— Voici le certificat de la jeune fille que je puis vous donner, dit-elle.

La dame repoussa le papier du geste.

— Oh ! ma sœur, je ne crois pas aux certificats. J'en ai donné un excellent à la femme de chambre que j'ai renvoyée. C'était une fille exaltée par le théâtre et la lecture des feuilletons, j'avais peur d'elle. Ne me parlez pas de certificats et dites-moi seulement que vous me répondez de celle que vous me proposez.

— Madame, j'en réponds précisément par ces certificats, qui témoignent de sa capacité et de sa moralité. Je ne puis répondre de quelqu'un que je ne connais pas personnellement. Je ne la connais pas plus que je ne vous connais.

— C'est ennuyeux, vous devriez les avoir au moins deux mois ici ; vous devriez leur faire faire une sorte de stage avant de nous les donner.

Un sourire lui répondit, et la religieuse, se tournant vers la porte, dit :

— Entrez.

Une jeune fille entra, et la dame, se renversant sur sa chaise, se mit à la considérer, et puis lui adressa une pluie de questions auxquelles elle répondit affirmativement en rougissant un peu.

— Eh bien ! madame, demanda la religieuse, qui essayait toujours d'abrégé, Louise vous convient-elle ?

La dame regarda encore une fois de la tête aux pieds la jeune fille et, hochant la tête :

— Trop jeune, dit-elle, c'est impossible.

— Louise, avertissez ma sœur que je demande Marguerite, dit la religieuse sans s'émouvoir.

La jeune fille sortit.

— Trop jeune, répéta la dame, elle n'a pas vingt ans.

— Elle en a vingt-trois, madame.

— Pourquoi ne les porte-t-elle pas ? Non, non, trop jeune et... trop jolie.

La porte s'ouvrait de nouveau et Marguerite, qui était tout le contraire de Louise, apparut à son tour.

La même pluie de questions lui tomba sur la tête. Elle répondit, aussi affirmativement, d'un ton décidé.

— Les renseignements sont excellents, dit la religieuse.

— Ah ! vous savez ce que j'en pense. Ma fille, vous avez plus de trente ans ?

— J'en ai vingt-sept, madame.

— Et vous avez eu la petite vérole ?

La jeune fille inclina la tête affirmativement.

— Dites-moi. Savez-vous tailler ?

— Coudre, madame, mais non tailler.

— Alors, vous ne me convenez pas. Les couturiers prennent des prix exorbitants pour les façons, et je désire que ma femme de chambre sache me composer une toilette.

— Que décidons-nous, madame ? dit la religieuse.

— J'attendrai. Avez-vous d'autres sujets ?

— Pas aujourd'hui. Marguerite, veuillez dire à la sœur de m'envoyer Maria Laplon.

La jeune fille disparut et la dame se leva.

— Trop laide aussi, dit-elle ; ce visage gravé de petite vérole est affreux, les dents noires, ce qui suppose une mauvaise haleine ; je reviendrai, ma sœur. Vous devinez ce que je désire, trouvez-moi une perle.

Un sourire fut encore la réponse de la sœur ; la chercheuse de perle s'en alla.

Le tour de la petite dame et du vieillard était arrivé. Quatre personnes défilèrent devant eux sans leur plaire. La cinquième enfin, une brave veuve, consentait à tout pour gagner la pension de sa petite fille placée dans un couvent, et ils l'emmenèrent.

Alors la sœur se tourna vers Faraude, qui attendait patiemment et lui dit, avec sa bienveillance un peu brusque :

— Et vous, ma bonne fille, que voulez-vous ?

Faraude tendit son papier. La sœur le lut, puis la questionna assez longuement en fixant sur elle un regard doué d'une grande pénétration.

— Vous ne serez pas difficile à placer, dit-elle, vous êtes honnête et robuste. Allez chercher votre paquet, je vais vous conduire au dortoir. Seulement, écoutez bien, faites attention à ce que vous possédez, ne vous liez pas, ne vous laissez pas interroger par ces pauvres filles qui passent leur temps en bavardages et en gourmandises, ce que nous ne pouvons empêcher. Si la maison n'accueillait que des personnes comme vous, notre tâche serait bien facile. Mais nous ouvrons nos portes à de pauvres filles qui ne brillent pas par le jugement et qu'il serait peu charitable de laisser dans la rue. Donc, soyez sur vos gardes et ne laissez pas traîner votre argent.

Sur cette recommandation, elle la quitta pour aller conférer de son admission avec la sœur qui, par un dévouement qui n'était pas moindre que le sien, se trouvait, par ordre de sa supérieure, à la tête de ce malheureux troupeau sans pasteur et sans bercail.

(La suite au prochain numéro.)

EXPOSITION DE MOUCHES SAVANTES

Il s'est ouvert dernièrement à San-Francisco une exposition de mouches savantes (educated flies). On connaissait le cochon savant, les canaris dressés, les puces travailleuses ; mais les mouches savantes, c'est quelque chose de nouveau. C'est dans une vitrine que se trouvent ces curieux phénomènes, dressés par un M. Coughlan, qui se dit professeur.

Le spectacle commence par une seule mouche qui fait mouvoir une petite roue en bois, d'environ deux pouces et demi de diamètre. Une deuxième mouche fait fonctionner un bocard avec une telle vélocité, que chaque pilon monte et descend une centaine de fois par minute. La troisième fait tourner et retourner une petite boule de liège d'un demi pouce de diamètre qu'elle manie très adroitement. La quatrième mouche fait avancer une petite boîte en papier, d'un pouce carré, et la cinquième manie des haltères de liège ayant trois quarts de pouce de long. La sixième conduit un vélocipède à huit roues.

Sur le même véhicule on place une pièce de 25 cents en argent que trois mouches, attelées ensemble, traînent sans la moindre difficulté apparente. Une pièce de 25 cents pesant environ mille fois plus qu'une mouche, cet exercice est certainement le plus remarquable de la représentation. Pour terminer la séance, on voit un petit char, ayant deux pouces de longueur, monté sur roues en cuivre, auquel est attelée une mouche dont le harnais est en cheveux. Sur le siège de devant, une mouche assise sur un coussin de velours, tient les guides en fil d'araignée. Dans l'intérieur de la voiture, une troisième mouche, prenant ses aises, est assise sur la banquette et tient une ombrelle aussi gracieusement que possible.

LE PAPIER

Tout se fait en papier : on a déjà des rails, on fabrique des roues dentées qui ne se rouillent pas, on recommande les couvertures en vieux journaux, ce sont les plus chaudes. Placez cinq ou six journaux entre deux draps, cela pèse peu, mais vous bouillirez dans votre sueur ; les pauvres journalistes savent bien cela : un vieux journal mis sur le corps, et recouvert d'une chemise percée, leur procure l'effet d'un poêle. On fait tout en papier : le pavé, l'argent, les actions, etc. Il y a eu l'âge d'or, l'âge d'argent, l'âge d'airain, l'âge de fer ; nous arrivons à l'âge du papier. Les statues de bronze elles-mêmes deviennent si minces depuis qu'on en élève, qu'elles semblent faites en papier à chocolat.

UN CONSEIL

Avec les brusques changements de température qui se produisent depuis quelque temps, où l'on passe subitement du froid à des chaleurs fortes et vice versa, on est facilement sujet à de légers maux de gorge qui peuvent s'aggraver si on les néglige. Dès qu'on se sent pris, il faut se gargariser deux ou trois fois le matin, avec une petite cuillerée de borax ou d'alun dissous dans un demi verre d'eau.

Au bout de deux jours, l'inflammation à la gorge aura disparu.

DE PARTOUT

— On doit nommer bientôt une commission, à St-Petersbourg, qui devra rechercher la cause de la propagation du nihilisme, dans l'armée et la marine.

— M. Parkman, historien américain, doit publier bientôt un grand ouvrage historique auquel il travaille depuis longtemps, et qui aura pour titre : "Montcalm et la chute de la Nouvelle-France."

— Un nouvel insecte destructeur est signalé de la Californie. C'est un vers noctambule, qui s'attaque principalement à la vigne et aux arbres fruitiers.

— Le nombre des fermes aux Etats-Unis est de 4,000,000, et leur valeur \$2,000,000,000. La valeur annuelle de leurs produits, en chiffres ronds, est de \$2,400,000,000, et celle de leurs instruments aratoires à \$320,000,000.

— Les suicides sont très fréquents dans l'armée allemande, et l'on remarque que leur nombre s'accroît depuis quelque temps dans des proportions vraiment inquiétantes. Il y a peu de jours encore, trois soldats se tuaient en une seule nuit.

— On vient d'achever en Angleterre, sous le fleuve Mersey, le percement d'un tunnel destiné à mettre en communication les ports de Liverpool et de Birkenhead. Les ouvriers qui perforaient la roche sous-fluviale se sont rencontrés et ont fêté le succès de l'entreprise par des chants d'allégresse. La longueur de ce tunnel dépasse trois milles.

— On parle d'une invention qui est destinée à amener la suppression du mors pour les chevaux. C'est un instrument appelé le carrago, qui se compose d'une plaque d'acier placée sur l'os saillant du nez de l'animal, et à laquelle les rênes sont attachées. L'inventeur dit que ce nouveau frein permettra d'avoir le contrôle du cheval sans lui infliger de torture. L'essai qui en a été fait a donné de bons résultats.

— Il y a aujourd'hui en Angleterre trente-huit pairs catholiques, et sur ce nombre il y en a trente qui ont leur siège dans la Chambre des Lords. Dix d'entre ces derniers sont des convertis ou des fils de convertis.

Les barons catholiques sont au nombre de quarante-cinq, et il y en a six qui font partie du Conseil Privé de Sa Majesté.

Les catholiques, dans la Chambre des Communes, compte cinquante-huit membres.

— C'est la première fois, depuis dix ans, que l'on a permis aux soldats catholiques des différentes armées, en garnison dans la ville de Cologne, de faire en corps leurs Pâques.

Pendant quatre jours, douze prêtres du clergé du diocèse se sont consacrés spécialement à entendre les confessions des soldats, dans l'église de l'Assomption de la sainte Vierge, et c'est là que sept mille de ces braves militaires ont fait leurs Pâques avec un pieux recueillement.

Les autorités militaires se sont empressées de seconder les efforts des prêtres.

— On lit dans les *Annales du Carmel* :

"En l'an 1900 tombe le 19^e centenaire de la naissance de Jésus-Christ. Les chronologistes ne sont pas d'accord sur la date exacte de l'ouverture de l'ère chrétienne. Aussi convient-il de s'en tenir à la chronologie de l'Eglise, comme on s'en tient pour l'écriture-sainte à la Vulgate. Comme il est admis que Marie devint à quinze ans la mère de Dieu, si le 19^e centenaire de la naissance de Jésus-Christ coïncide avec l'an 1900, le 19^e centenaire de celle de Marie doit, par une coïncidence naturelle, coïncider avec l'an 1885. C'est donc le 8 septembre 1885 qu'il conviendrait de célébrer le 19^e centenaire de la venue au monde de Marie, comme il siérait de solemniser au 25 décembre 1900, le dix-neuvième centenaire de l'avènement du Fils de Dieu fait homme. Déjà en Italie, et plus particulièrement à Rome, ces divers points ont été savamment discutés. Les choses étant ainsi, le 19^e anniversaire de l'Immaculée-Conception serait le 8 décembre prochain."

Guibollard a grisonné de bonne heure.

— Mais ça m'est égal, dit-il ; j'aime encore mieux avoir les cheveux gris que de les avoir noirs et être chauve !

Compagnie de Navigation de Laprairie

1884.  1884.

Le et après LUNDI, le 2 Juin, jusqu'à avis contraire, le vapeurs

"Laprairie" et "Montarville"

partiront aux heures suivantes autant que possible (les dimanches et fêtes exceptés):

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
5.00 A.M.	6.30 A.M.
7.00 A.M.	12.00 A.M.
8.15 A.M.	4.00 P.M.
1.30 P.M.	5.00 P.M.
5.20 P.M.	6.15 P.M.

LES DIMANCHES ET FETES:

De LAPRAIRIE	De MONTREAL
8.15 A.M.	2.00 P.M.
5.00 P.M.	6.00 P.M.

Pour plus d'informations s'adresser au bureau de la compagnie, No. 264, coin des rues McGill et St-Jacques, et à bord du bateau.

J. BROUSSEAU, Directeur-Gérant.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No. 30, Rue Saint-Gabriel, Montreal.

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS:

Biancs pour avocats, notaires et pour les municipalités.

Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

AUX

MARCHANDS de la CAMPAGNE!

Nous invitons les marchands de la campagne à ne pas manquer de venir visiter notre immense assortiment, à leur prochain voyage à Montréal.

Ils trouveront à notre magasin des avantages que ne peut leur offrir aucune autre importation.

Notre assortiment est si complet que, pour se procurer les marchandises qu'on peut choisir sans sortir du magasin, il leur faudrait visiter au moins dix magasins en gros.

Nous importons toutes nos marchandises directement d'Europe, et à cause de notre double commerce de gros et de détail, nous pouvons fournir aux marchands de la campagne des marchandises mieux assorties qu'aucune autre maison de Montréal.

N'achetez pas des commis voyageurs. Choisissez vous-mêmes vos marchandises dans le meilleur stock qu'on puisse voir, et vous serez certains d'avoir toujours entière satisfaction.

Nous séparons les pièces et les douzaines sans changer les prix du gros.

Termes faciles et escomptes libéraux.

DUPUIS FRÈRES,

Coin des Rues STE-CATHERINE et ST-ANDRÉ,

MONTREAL.

"L'ALBUM MUSICAL,"

JOURNAL MENSUEL.

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX: \$3.00 PAR ANNÉE.

—o—

Envoyez 25 cents pour un numéro échantillon à

A. FILIATREAU & CIE.,

(Boîte 325.) 25, Rue St-Gabriel.

CASTOR FLUID.

(Enregistré.)

Délicieuse préparation rafraichissante pour les cheveux. S'en servir tous les jours. Conserve le cuir chevelu, prévient la chute des cheveux et active la croissance. Article de coiffure de la famille. 25 cents la bouteille.

HENRY R. GRAY, chimiste, seul fabricant, 144, rue St-Laurent, Montréal. — 1 m.

N. GOYETTE.

BOUCHER.

MARCHE D'HOHELAGA,

Etaux 1 et 3.

CHARLES DAVID.

MAGASIN DE CHAUSSURES.

565, RUE SAINTE-CATHERINE,

MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES.

Marchands de Vins.

No. 87, RUE SAINT-JACQUES.

MONTREAL.

14665

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

1er prix : No	1,983	\$50.00
2e — —	18,370	25.00
3e — —	13,649	15.00
4e — —	134	10.00
5e — —	6,953	5.00
6e — —	11,696	4.00
7e — —	3,611	3.00
8e — —	9,859	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1.00 chacun : — 7,074, 5,523, 10,270, 6,165, 7,622, 6,575, 16,025, 8,516, 11,391, 10,281, 5,862, 10,680, 15,283, 5,683, 16,170, 12,834, 17,121, 10,159, 15,710, 8,549, 8,774, 7,428, 18,725, 5,545, 4,767, 10,759, 12,917, 1,956, 17,290, 4,797, 15,784, 1,305, 13,883, 2,710, 19,071, 1,918, 10,495, 1,797, 6,410, 5,398, 18,479, 18,772, 16,662, 8,047, 3,481, 2,993, 2,842, 13,888, 16,950, 18,566, 8,260, 5,014, 17,645, 5,718, 12,043, 3,712, 336, 15,856, 18,863, 2,396, 1,260, 1,664, 9,430, 14,414, 6,417, 4,878, 19,813, 4,330, 16,541, 2,321, 7,019, 4,184, 19,746, 13,180, 6,405, 14,216, 10,983, 6,765, 18,313, 12,904, 18,372, 6,604, 10,612, 10,155, 8,709, 4,031.

Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, du mois de mai, sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page. S'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants ci-dessus, elles sont également priées de nous en informer au plus tôt. Les primes seront payées sans retard.

BERTHIAUME & SABOURIN,

Propriétaires.

J. A. RODIER, gérant.

Bureau : 25, rue St-Gabriel—Adresse : Boîte 1070, Bureau de Poste, Montréal.

MATHIEU & GAGNON

MARCHANDISES DE NOUVEAUTÉS.

En gros et en détail,

105, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Spécialité : Soie, Satin, Velours, Etoffes à Robes, Cachemires, Crêpes, Tweeds de toutes sortes.

LA COMPAGNIE DE

PAPIER ROLLAND

Fabrique à Saint-Jérôme, P. Q. Bureau principal : A Montréal, rue Saint-Vincent, 12 et 14, chez J. B. ROLLAND & FILS.

Papier blanc de toute espèce.

DR. H. E. DESROSIERS,

70 RUE ST. DENIS,

MONTREAL.

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

DUHAMEL & LEMIRUX,

Encanteurs et marchands à commission,

527—RUE SAINTE-CATHERINE—527,

MONTREAL.

JOUISSEZ De la Santé et du Bonheur COMMENT? Faites comme d'autres ont fait.

Souffrez-vous de maladies des reins? "Le "Kidney Wort" m'a ramené, pour ainsi dire, des portes du tombeau, lorsque j'avais été condamné par treize médecins éminents du Detroit." M. W. Devereaux, Mechanic, Ionia, Mich.

Souffrez-vous de la maladie de Bright? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque mon urine avait la consistance de la craie, puis ressemblait à du sang." Frank Wilson, Peabody, Mass.

Souffrant de la diabète? "Le "Kidney Wort" est le remède le plus efficace que j'aie prescrit. Il procure un soulagement presque immédiat." Dr Phillip C. Ballou, Moncton, N.B.

Souffrez-vous de maladies du foie? "Le "Kidney Wort" m'a guéri d'une maladie chronique du foie lorsque je demandais à mourir." Henry Ward, ex-colonel, 69 Gardes Nationale, N.Y.

Souffrez-vous de douleurs dans le dos? "Le "Kidney Wort" (1 bouteille) m'a guéri lorsque j'étais si souffrant que je ne pouvais me lever, mais que je me roulais hors de mon lit." C. M. Tallmage, Milwaukee, Wis.

Souffrez-vous de maladies des reins? "Le "Kidney Wort" m'a guéri de maladies du foie et des reins après que j'eus suivi inutilement, pendant des années, le traitement des médecins. Ce remède vaut \$10 la botte." Saml Hodges, Williamstown, West Va.

Souffrez-vous de la constipation? "Le "Kidney Wort" facilite les évacuations et m'a guéri après que j'eus fait l'essai d'autres remèdes pendant seize ans." Nelson Fairchild, St-Albans, Vt.

Souffrez-vous de la malaria? "Le "Kidney Wort" est supérieur à tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage dans ma pratique." Dr R. K. Clark, South Hero, Vt.

Etes-vous bilieux? "Le "Kidney Wort" m'a fait plus de bien que tous les autres remèdes dont j'aie jamais fait usage." Mde J. T. Galloway, Elk Flat, Oregon.

Souffrez-vous des hémorrhoides? "Le "Kidney Wort" m'a guéri radicalement des hémorrhoides qui coulaient. Le Dr W. C. Kline m'avait recommandé ce remède." G. H. Horst, Caissier M. Bank, Myertown, Pa.

Etes-vous torturé par le rhumatisme? "Le "Kidney Wort" m'a guéri lorsque les médecins m'avaient condamné et après que j'eus souffert pendant trente ans." Elbridge Malcolm, West Bath, Maine.

Aux femmes qui sont malades? "Le "Kidney Wort" m'a guérie d'une maladie dont je souffrais depuis plusieurs années. Plusieurs de mes amies qui en ont fait usage en disent le plus grand bien." Mde H. Lamoreaux, Ile La Mothe, Vt.

Si vous voulez chasser la maladie et jouir d'une bonne santé Faites usage du

KIDNEY-WORT Le Purificateur du Sang.

L'administration du "MONDE ILLUSTRÉ" est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

Le MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau: Rue Saint-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.